

KAREN MARIE MONING

Fièvre Fatale

Les chroniques
de MacKayla Lane - 4



Extrait de la publication

Fièvre Fatale

Du même auteur aux Éditions J'ai lu

Les chroniques de MacKayla Lane - 1

Fièvre noire

Les chroniques de MacKayla Lane - 2

Fièvre rouge

Les chroniques de MacKayla Lane - 3

Fièvre Faë

KAREN MARIE MONING

Chroniques de MacKayla Lane - 4

*F*èvre
*F*atale

Traduit de l'américain par Cécile Desthuilliers



Titre original :

Dreamfever

A Delacorte Press Book, published by Bantam Dell,
a division of Random House Inc., New York

“Taking Back the Night” de Neil Dover, © 2009, Bloodrush/Machalo Records.
Extraits reproduits avec l’autorisation de l’auteur.

© Karen Marie Moring, 2009

Pour la traduction française :

© Éditions J’ai lu, 2010

*Certaines personnes sont des forces de la nature.
Tels le vent ou l'eau sur la pierre,
elles façonnent des vies.
Ce livre est dédié à Amy Berkower.*

PREMIÈRE PARTIE

« Quand j'étais au lycée, je détestais ce poème où Sylvia Plath, évoquant le fond du gouffre, affirme qu'elle le connaît comme sa poche et que tout le monde en a peur sauf elle, parce qu'elle l'a touché. Je déteste toujours autant cette poésie. Sauf que maintenant, je la comprends. »

Extrait du journal de Mac

Prologue

Mac – 1^{er} novembre, 11 h 18

La Mort. La Peste. La Famine.

Ils sont là, autour de moi, mes amants, mes terrifiants princes *unseelies*. Qui aurait cru que l'anéantissement puisse être aussi beau ? Aussi séduisant. Aussi brûlant...

Mon quatrième bien-aimé – la Guerre ? – me prodigue toute sa tendresse. Ce qui est assez ironique, de la part de celui qui apporte le Chaos, crée la Calamité et forge la Folie... si c'est effectivement ce qu'il est. Malgré tous mes efforts, je ne peux pas voir son visage. Pourquoi se cache-t-il ?

Il me caresse d'une main de feu. Je brûle, ma peau se couvre de cloques, mes os fondent dans un brasier de passion auquel nul humain ne pourrait survivre. Le désir me consume tout entière. Creusant mes reins, je le supplie de continuer. Ma langue est desséchée, mes lèvres parcheminées. Tout en me possédant, il étanche ma soif. Le liquide inonde ma bouche et coule dans ma gorge. Je suis secouée de spasmes. Il va et vient en moi. J'entrevois un peu de chair musclée, l'éclair d'un

tatouage, mais toujours aucun visage. Celui-ci, celui qui me dissimule son apparence, est le plus effrayant des quatre.

Au loin, quelqu'un aboie des ordres. J'entends beaucoup de choses, n'en comprends aucune. Je sais que je suis tombée entre des mains ennemies. Je sais aussi que bientôt, même cela, je ne le saurai plus. Devenue *Pri-ya*, viande-à-faës, je m'imaginerai qu'il n'existe aucun autre endroit au monde où je préférerais me trouver.

Si j'avais l'esprit assez clair pour former des phrases, je vous dirais qu'autrefois, je croyais que la vie se déroulait d'une façon linéaire. Que les gens naissent, allaient à... quel est le mot humain ? Je m'habillais chaque matin pour m'y rendre. Il y avait les garçons. Plein de beaux garçons. Toute mon existence tournait autour d'eux.

Sa langue est dans ma bouche et elle me déchire l'âme. Aidez-moi-quelqu'un-s'il-vous-plaît-aidez-moi-arrêtez-le-faites-les-partir.

L'école. Voilà le mot que je cherchais. Ensuite, on trouvait un travail. On se mariait. On faisait... comment s'appellent-ils ? Les faës ne peuvent pas en avoir. Ils ne les comprennent pas. De précieuses petites vies. Des bébés ! Avec un peu de chance, on menait une vie heureuse et bien remplie, et on vieillissait aux côtés de l'être aimé. Puis je vois un cercueil. Du bois brillant. Je pleure. Une sœur ? Non ! Les souvenirs font trop mal. Il faut oublier !

Ils sont dans mon ventre. Ils veulent mon cœur. Ils le lacèrent pour l'ouvrir. Ils se repaissent d'un désir qu'ils ne peuvent pas ressentir. Froid. Comment le feu peut-il être si froid ?

Concentre-toi, Mac. C'est important. Cherche les mots. Respire profondément. Ne pense pas à ce qu'ils te font. Surveiller, Servir et Protéger. Les autres sont en danger. Beaucoup ont été tuées. Elles ne doivent pas être mortes pour rien ! Pense à Dani. À l'intérieur, elle est comme toi, derrière sa dégainée d'ado – pouces dans les poches, pose déhanchée, regard fixé sur l'horizon.

Les orgasmes se succèdent sans fin. Je deviens la jouissance. Douloureuse extase ! Exquise torture ! J'ai l'esprit en fusion et l'âme en lambeaux. Plus ils m'emplissent, plus je suis vide. Quelque chose m'échappe, tout m'échappe, mais avant que les ténèbres se referment sur moi, je vois dans un désespérant éclair de lucidité que...

Tout ce que je croyais sur moi-même, sur la vie, je l'avais appris dans les médias sans jamais le remettre en question. Si je ne savais pas comment me comporter dans une situation donnée, je cherchais dans ma mémoire un film ou une émission télévisée présentant un scénario identique et je me comportais comme les acteurs. Telle une éponge, j'absorbais mon environnement, j'en devenais le produit.

Je ne pense pas avoir jamais levé les yeux vers le ciel en me demandant s'il existait une vie intelligente dans l'univers, à part la race humaine. Et je *sais* que je n'ai jamais baissé le regard vers la terre sous mes pieds en réfléchissant à ma propre mortalité. Je menais une vie de béate euphorie à l'ombre des magnolias en fleurs, aveugle et sourde à tout ce qui n'était pas les garçons, la mode, le pouvoir, le sexe ou tout ce qui, à cette époque, me procurait du plaisir.

Voilà ce que je confesserai si je pouvais parler, ce dont je suis incapable. J'ai honte. J'ai tellement honte !

Qui êtes-vous, nom de nom ? Quelqu'un m'a posé cette question récemment, mais son nom m'échappe. Quelqu'un qui m'effraie. Quelqu'un qui m'excite.

Non, la vie n'a rien de linéaire.

Cela vient par flashes successifs. Si vite que vous ne voyez pas venir le coup mortel jusqu'à l'instant où, tel Vil Coyote, vous vous faites aplatir façon pancake par Bip-Bip, pris à votre propre piège trop complexe. Une sœur morte. Un paquet de mensonges en héritage et ce sang d'une très ancienne lignée dont je ne veux pas. Une mission impossible. Un livre qui est un monstre, et qui est le pouvoir absolu ; quiconque le détient décide du destin du monde. Peut-être de *tous* les mondes.

Stupide *sidhe-seer*. Tu étais tellement persuadée de maîtriser la situation !

Ici et maintenant – pas sur je ne sais quelle autoroute de dessin animé dont je pourrais me décoller avant de me redresser pour me regonfler comme un ballon, mais sur les dalles glacées d'une église, nue comme au dernier jour, oubliée du monde, captive des faës de volupté fatale – je comprends que mon arme la plus puissante, celle à laquelle j'avais juré de ne plus jamais renoncer – l'espoir – m'échappe de nouveau. Ma lance a disparu depuis longtemps. Ma volonté...

Volonté ? Qu'est-ce que cela ? Je connais donc ce mot ? L'ai-je connu un jour ?

Lui. Il est là. Celui qui a tué Alina. Pitié, pitié, pitié, ne le laissez pas me toucher.

Me touche-t-il ? Est-il le quatrième ? Pourquoi se cache-t-il ?

Quand les murs s'effondrent, qu'ils s'effritent et tombent en ruines, c'est la seule vraie question qui reste. *Qui êtes-vous ?*

Je dégage une odeur pestilentielle, celle du sexe et la leur – noirs et entêtants effluves. J'ai perdu tout sens de l'espace et du temps. Ils sont en moi et je suis incapable de les chasser ; comment ai-je pu être assez naïve pour croire qu'au moment critique, quand le monde s'est brisé autour de moi, mon héros viendrait me sauver dans le galop fracassant de son blanc destrier, ou qu'il fendrait la nuit sur sa Harley noire et luisante dans un silence surnaturel, ou encore qu'il apparaîtrait soudain dans un rassurant éclair doré, invoqué par le nom gravé sur ma langue ? Comment ai-je été élevée ? Dans un univers de contes de fées ?

Pas ce genre de contes de faës. Ceux-là, nous étions *supposées* les raconter à nos filles. Il y a quelques millénaires, nous le faisons. Puis nous avons été faibles et complaisantes. Comme les Anciens semblaient s'être calmés, nous avons abandonné nos coutumes millénaires. Distraites par les plaisirs de la technologie moderne, nous avons oublié la question essentielle.

Qui êtes-vous, nom de nom ?

Là, sur le pavé, à l'agonie – le baroud d'honneur de MacKayla Lane – je m'aperçois que la réponse est tout ce que j'ai jamais été.

Je ne suis personne.

1

Dani – 1^{er} novembre, 14 h 58

Salut ! C'est moi, Dani. Je vais prendre la main pendant un moment. Et c'est tant mieux, parce que Mac est dans un fichu pétrin. La nuit dernière, tout a changé. Le genre fin du monde. Ouais, ça craint à ce point. Le monde des humains et celui des faës se sont crashés, ça a été le plus gros *big bang* depuis la création. En fait, c'est le chaos absolu.

Ces putains d'Ombres ont envahi cette putain d'Abbaye. Folle de rage, Ro s'est mise à hurler que Mac nous avait trahies et nous a ordonné de la retrouver. De la lui ramener morte ou vive. *Faites-la taire ou étranglez-la pour de bon*, qu'elle a dit. *Éloignez-la de l'ennemi, elle est une arme trop puissante si elle est dirigée contre nous*. Elle est la seule capable de pister le *Sinsar Dubh*. Pas question de la laisser tomber entre de mauvaises mains, et d'après Ro, toutes les mains sont mauvaises, sauf les siennes.

Moi, je sais certaines choses sur Mac. Elle me tuerait si elle savait que je sais. Heureusement, elle l'ignore. J'espère ne jamais avoir à affronter Mac.

Pour l'instant, je suis à sa recherche.

Je ne crois pas que ce soit elle qui ait mis les Ombres dans l'Orbe. Les autres en sont presque toutes persuadées. Elles n'aiment pas Mac comme moi. Moi, je la connais comme si elle était ma sœur. Il est impossible qu'elle nous ait trahies.

Hier à dix-sept heures, on était sept cent treize à l'Abbaye. La dernière fois qu'on a compté, il restait seulement cinq cent vingt-deux *sidhe-seers* pour reprendre Dublin, retrouver Mac et, accessoirement, casser un maximum de faës.

Toujours aucun signe d'elle. Pourtant, on avance dans la bonne direction. L'épicentre du pouvoir est dans cette partie de la ville. Ça pue le faë, ici ; c'est aussi toxique qu'un nuage radioactif après une explosion nucléaire. On le perçoit toutes. On en a le goût sur la langue. On voit pratiquement le champignon atomique dans le ciel. Personne se parle, pourtant. À quoi bon ? Si Mac est encore à Dublin, elle se trouve là-bas, droit devant. Aucune *sidhe-seer* ne pourrait résister à la tentation d'aller voir. J'espère qu'elle est en train de leur piquer les fesses avec la lance. On va se battre toutes les deux, dos à dos, comme l'autre nuit.

Si seulement je n'avais pas cette sensation nauséuse au creux de l'estomac...

Putain de bordel de m... ! Je ne suis pas malade. Je ne suis *jamais* malade. C'est bon pour les chochottes et les copieuses.

Mac peut se défendre. Elle est la plus forte de nous toutes.

— Sauf moi, dis-je à mi-voix, le sourire aux lèvres, la démarche assurée.

— Quoi ? demande Jo derrière moi.

Je ne prends pas la peine de lui répondre ; les autres me trouvent déjà assez vantarde. Et j'ai des raisons de l'être. J'ai des *super* dons.

Cinq cent vingt-deux *sidhe-seers* qui referment leur cercle. Nous nous battons comme des *banshees* et nous sommes vraiment dangereuses, mais nous ne disposons que d'une seule arme capable de tuer un faë : l'Épée de Lumière.

— Et elle est à *moi*.

Je souris de nouveau. Je ne peux pas m'en empêcher. C'est vraiment le top, d'être un super-héros. Je ne connais rien de plus cool au monde. Je suis super-rapide, super-forte, sans parler de quelques autres *super* pour lesquels Batman donnerait tous ses joujoux. Ce dont les autres rêvent, je peux le faire. Derrière moi, Jo demande de nouveau « Quoi ? » mais je ne souris plus. Je suis de nouveau impatiente et de mauvaise humeur. C'est l'enfer d'avoir quatorze ans. Enfin, presque quatorze ans. À un moment, je suis gonflée à bloc. L'instant d'après, j'en veux à la terre entière. Jo dit que c'est hormonal. Il paraît que ça finit par s'arranger. Si *s'arranger* veut dire devenir adulte, non merci. Je préfère une vie courte mais glorieuse. Qui voudrait devenir vieille et toute ridée ?

Si les *Unseelies* n'avaient pas provoqué une gigantesque coupure d'électricité hier soir, transformant la ville entière en une immense Zone fantôme, je serais partie plus tôt à la recherche de Mac, mais Kat nous a obligées à rester terrées comme des trouillardes jusqu'à l'aube. *Pas assez de lampes-torches*, elle a dit.

Bah, je suis super-rapide, j'ai répondu.

Génial, elle a répliqué. Donc, tu voudrais qu'on te regarde foncer super vite dans une Ombre et connaître une mort super-atroce ? Super-malin, Dani.

Elle m'a gonflée, mais elle avait raison. Quand je me déplace à grande vitesse, j'ai effectivement du mal à voir sur quoi je fonce. Avec le black-out total, personne ne peut contester que la nuit appartient aux Ombres, une fois le soleil couché.

Depuis quand c'est toi qui décides ? j'ai protesté. C'était juste pour avoir le dernier mot, et elle le savait aussi bien que moi. Elle s'est éloignée sans répondre. Ro l'avait nommée chef. Ro la nomme *toujours* chef, même si c'est moi la meilleure, la plus rapide, la plus intelligente. Kat est obéissante, docile, prudente. Tout ce que je déteste.

Les rues sont pleines de voitures accidentées ou brûlées. Je pensais voir plus de cadavres. Les Ombres ne mangent pas de chair morte. Je suppose que les autres *Unseelies* le font. La ville est d'un calme effrayant.

— Attends-nous, Dani ! me crie Kat. Tu accélères encore. Tu sais que nous ne pouvons pas aller aussi vite que toi.

— Désolée, je marmonne.

Puis je ralentis.

Avec ce que je perçois, là-bas devant, et cette saleté de nausée qui me soulève le cœur...

— Je ne suis *pas* malade.

Je serre les dents sur mon mensonge. Qui est-ce que j'espère tromper ? Je suis malade comme un chien. J'ai les paumes moites et le ventre noué. J'essuie sur mon jean ma main qui tient l'épée. Mon corps comprend certaines choses avant ma tête. Ça a toujours été comme ça,

même quand j'étais gosse. Ça effrayait ma mère. C'est pour ça que je suis si douée pour le combat. Je sais déjà que ce qui m'attend, là-bas devant, fera partie de ces cauchemars qui me réveilleront au beau milieu de la nuit et que j'essaierai en vain de chasser de ma mémoire.

Ce vers quoi nous allons, et qui déverse ces retombeées toxiques dans l'atmosphère, est un concentré de pouvoir faë totalement inédit pour moi. Notre plan est simple. Les autres *sidhe-seers* referment le cercle et tapent sur tout ce qui bouge, pendant que moi, je fais ce que je sais faire de mieux depuis le jour où Ro m'a prise sous son aile, quand ma mère a été assassinée.

Je tue.

*
* *

Nous nous déployons en ligne pour former un filet. Fortes comme peuvent l'être cinq cents des nôtres. Nous nous rapprochons de l'épicentre, *sidhe-seer* contre *sidhe-seer*, jusqu'à former une ligne continue. Rien ne peut passer à travers notre barrière, à moins de voler. Ou de se transférer.

Ouais, de se *transférer*. Certains faës peuvent se déplacer d'un endroit à un autre en un clin d'œil – un chouïa plus vite que moi, mais j'y travaille. J'ai une théorie que je suis en train de vérifier. Il reste quelques détails à régler. C'est le plus tuant, les détails.

— Stop ! dis-je à Kat dans un murmure. Dis aux autres de s'arrêter.

Elle me jette un regard furieux mais aboie un ordre qui est rapidement relayé. Nous sommes bien entraînées. Kat et moi nous écartons et je lui dis ce qui m'inquiète. J'ai l'impression que Mac est là, et qu'elle est dans un sacré pétrin. Si les salopards qui dégagent cette énergie phénoménale sont capables de se transférer – comme la plupart de cette sale engeance – Mac aura disparu à la seconde où nous serons repérées.

Ce qui signifie que je dois y aller seule. Aucune autre que moi ne peut les attaquer par surprise assez rapidement pour les prendre de vitesse.

— Pas question, répond Kat.

— On n'a pas le choix, et tu le sais.

Nous nous défions du regard. Elle prend cet air qu'ont souvent les grandes personnes et pose sa main sur mes cheveux. Je sursaute. Je déteste ça. Les adultes me dégoûtent.

— Dani.

Elle marque un silence appuyé. Je connais ce ton par cœur, et je sais ce qui va suivre – un aller simple pour le Pays des Sermons à bord d'un train dont les freins ont lâché. Je fronce les sourcils.

— Garde ton baratin pour celles que ça intéresse. C'est-à-dire pas moi. Je vais monter là-haut...

D'un coup de menton, je désigne le bâtiment le plus proche.

— ... pour avoir une vue de la situation. Puis je visite l'intérieur.

Je poursuis, en séparant bien les mots :

— Vous. N'y. Entrerez. Que. Quand. J'en. Ressortirai.

Nous continuons de nous dévisager. Je sais ce qu'elle se dit. D'accord, la télépathie ne fait pas partie de mes spécialités, mais les adultes ne savent pas cacher leurs pensées. Je préfère qu'on m'assassine avant que je prenne moi aussi une tronche en pâte à modeler. Kat se dit que si elle refuse de m'écouter et qu'elle perd Mac, Ro aura sa peau, mais que si elle me laisse prendre l'initiative et que les choses tournent mal, elle pourra toujours mettre la responsabilité de son échec sur le compte de Dani, la forte tête, l'électron libre. Tout est toujours de ma faute. Je m'en fiche. Je fais ce qui doit être fait.

— C'est moi qui irai là-haut, dit-elle.

— Je dois me rendre compte par moi-même, ou je risque de me jeter sur la mauvaise proie. Tu veux que je revienne avec une de ces put... saletés de fées entre les mains ?

Je me fais enguirlander chaque fois que je dis un gros mot. Comme si j'étais une môme. Comme si je n'avais pas déjà versé plus de sang qu'elles n'en verront jamais. Assez vieille pour avoir le droit de tuer, mais pas assez pour avoir celui de jurer. Elles voudraient transformer un pitbull en caniche. À quoi est-ce que ça rime ? L'hypocrisie, c'est ce que je supporte le moins.

Kat prend une expression têtue.

J'insiste.

— Je *sais* que Mac est là-dedans et que pour une raison qui m'échappe, elle ne peut pas sortir. Elle a de gros pépins.

Est-elle cernée par l'ennemi ? Gravement blessée ? A-t-elle perdu la lance ? Aucune idée. Tout ce que je sais, c'est qu'elle est dans la mouise jusqu'au cou.

— Rowena a dit « morte ou vive », me rappelle Kat d'un ton coincé.

Elle n'ajoute pas « On dirait que ce sera plutôt la première option, et ça réglera le problème », mais elle le pense si fort que je l'entends.

— Il nous faut le Livre, au cas où tu l'aurais oublié.

J'essaie la raison. Quelquefois, j'ai l'impression d'être la seule de l'Abbaye à en avoir encore un peu.

— Nous le trouverons sans elle. Elle nous a trahies.

Putain de raison. Rien ne me gonfle plus que de voir les gens sauter aux conclusions sans aucune preuve. Je gronde :

— Tu n'en sais rien, alors arrête de dire ça.

Quelqu'un vient de prendre Kat par le col de son manteau pour la soulever sur la pointe des pieds. C'est moi. Je ne sais pas qui est la plus surprise de nous deux. Je la lâche et détourne les yeux. C'est la première fois que je fais une chose pareille. Seulement, c'est Mac qui est là-dedans. Je dois aller la chercher et Kat me fait perdre un temps précieux avec ses foutaises.

De petites rides lui plissent le tour des lèvres et son regard prend une expression que je connais bien. Ça me donne l'impression d'être dingue, et seule au monde.

Elle a peur de moi.

Pas Mac. Pour ça aussi, on est comme des sœurs.

Sans un mot de plus, je chausse ma paire d'ailes – ma raison de vivre ! – et je disparaîs dans l'immeuble.

*
* *

Du haut du toit, je scrute les environs.

Mes poings se serrent. J'ai beau avoir les ongles courts, je me griffe les paumes jusqu'au sang.

Deux faës sont en train de traîner Mac sur les marches d'une église. Elle est nue. Ils la laissent tomber sur le trottoir comme un sac-poubelle. Un troisième faë sort de la bâtisse pour les rejoindre, et ils se tiennent autour d'elle comme des gardes impériaux, regardant autour d'eux, surveillant la rue.

La puissante énergie sexuelle qui émane d'eux me heurte de plein fouet, mais ce n'est pas la même chose qu'avec V'lane, à qui je ferai cadeau un jour de ma virginité.

Je suis aussi fascinée par le sexe que n'importe qui d'autre, mais ces... créatures, là-bas... ces extraordinaires – *putain, ça fait mal de les regarder ; il y a de l'eau sur mon visage, on dirait que mes yeux sont en train de bouillir dans leurs orbites* – créatures, d'une beauté à couper le souffle, me terrifient, moi qui ne suis pourtant pas une trouillarde. Elles ne bougent pas comme il faut. Des vagues colorées dansent sous leur peau. Des torques noirs ondulent autour de leur cou. Il n'y a rien dans leurs yeux. Rien. Leur regard est vide. Elles puent le pouvoir, le sexe, la mort. Ce sont des *Unseelies*. Mon sang le sait. J'ai envie de me laisser tomber sur les genoux devant eux pour les adorer, et Dani Mega O'Malley n'adore *personne* d'autre qu'elle-même.

J'essuie mes joues. Mes doigts sont rouges. Mes yeux pleurent du sang. C'est effrayant. C'est dingue. Les vamps sont insensibles aux faës.

Je ferme les yeux. Quand je les rouvre, je ne les tourne pas directement vers les créatures qui gardent Mac. À la place, je photographie la scène. Chaque faë, borne d'incendie, voiture, creux dans le trottoir, lampadaire, ordures qui traînent... Je dresse une carte mentale des objets et des espaces vides, calcule leur position en abscisse et ordonnée, ajoute une marge d'erreur basée sur leur déplacement probable, puis superpose ce plan sur mon panoramique photo.

Je cligne des yeux. Une ombre vient de traverser la rue, si vite qu'elle en est presque invisible. Les faës ne semblent pas l'avoir remarquée. J'observe avec attention. Ils ne réagissent pas. Aucune tête ne se tourne pour la suivre. Je ne peux ni la fixer du regard, ni distinguer ses contours. Elle évolue comme moi... ou presque. C'est quoi, ce truc ? Pas une Ombre. Pas un faë. Un brouillard opaque. Maintenant, ça flotte au-dessus de Mac. C'est déjà parti. Le bon côté : si les *Unseelies* ne le voient pas, ils ne devraient pas me remarquer quand je foncerai pour prendre Mac. Le mauvais : qu'est-ce qui se passe si cette chose peut me voir ? si on entre en collision ? Je n'aime pas les inconnues. Ça peut être mortel.

J'aperçois l'éclat de la lance de Mac dans la main d'un type en robe rouge. Il la tient à bout de bras. Seuls les *Seelies* et les humains peuvent toucher les Piliers de Lumière. Il est soit l'un, soit l'autre. Le Haut Seigneur ?

Ils ont Mac. Ils ont la lance. J'ignore si je peux rafler les deux, et je n'essaierai pas. Je tenterais le coup s'il ne s'agissait pas de Mac. Ils l'ont sacrément amochée. Elle a du sang partout. Elle est mon héroïne. Je les

hais ! Les faës m'ont pris ma mère, et maintenant, ils ont eu Mac. Je parcours une dernière fois la scène du regard pour la mettre à jour avant de laisser libre cours à la folie qui court dans mes veines, et d'être happée par cette très ancienne zone *sidhe-seer* sous mon crâne.

Aussitôt, je suis envahie par un calme absolu, un détachement total. Je deviens un monstre. Je ne connais rien de meilleur au monde.

Je passe d'un arrêt sur image au suivant, sans plans intermédiaires.

Je suis sur le toit de l'immeuble.

Je suis dans la rue.

Je suis entre les gardes. Une brutale bouffée de désir – *m'offrir-jour-mourir* – me carbonise sur place, mais je vais trop vite et ils ne peuvent pas toucher ce qu'ils ne peuvent pas voir, or ils ne peuvent pas me voir, donc tout ce que j'ai à faire, c'est de tenir le coup. La haine, la haine, la haine. Je m'en fais une armure. J'en ai assez pour blinder toute la police irlandaise.

Je prends Mac.

Arrêt sur image.

Mon cœur s'arrête de battre. Le truc nébuleux me barre la route. Qu'est-ce que c'est ?

Je l'ai dépassé.

Des faës crient derrière moi.

Alors je hurle à Kat et aux autres de ramener leurs miches, de récupérer la lance et d'abattre ces salauds.

Tenant Mac entre mes bras, je passe d'une image fixe à la suivante aussi vite que je le peux, direction l'Abbaye.

2

Dani – 4 novembre

— Laisse-moi m’assurer que je t’ai bien comprise, dit Rowena d’une voix tendue.

Elle me tourne le dos. Sa silhouette de moineau tremble de rage. Quelquefois, Ro semble très vieille. D’autres fois, elle a une pêche d’enfer. C’est vraiment *space*. Son dos est raide comme une baguette, ses poings serrés au bout de ses bras bien droits. Ses longs cheveux blancs sont tressés et enroulés autour de son crâne comme une couronne royale. Elle est vêtue de la tenue d’apparat de Grande Maîtresse – une longue tunique blanche ornée du symbole de notre ordre, un trèfle vert émeraude un peu tordu – qu’elle porte jour et nuit depuis que l’enfer s’est abattu sur le monde. Je suis étonnée qu’elle ait attendu si longtemps avant de me passer un nouveau savon. Faut croire qu’elle était occupée ailleurs.

Elle m’a confisqué mon épée. L’arme se trouve sur son bureau. La lame projette des éclats d’albâtre et de lumière volée au paradis – *ma* lumière – et reflète les lueurs des dizaines de lampes disposées dans le

bureau afin d'illuminer chaque coin et recoin de la pièce.

Quand l'Orbe a explosé le soir d'Halloween, libérant les Ombres qu'elle contenait, nous avons été si surprises que ces saletés rampantes ont réussi à engloutir quarante-quatre des nôtres avant que nous puissions rassembler assez de lampes et de torches électriques pour les tenir en respect. À notre connaissance, elles sont indestructibles. Mon épée ne peut les toucher. La lumière n'est qu'un remède temporaire puisqu'elle ne fait que les repousser plus loin dans toutes les fentes et crevasses sombres qu'elles peuvent trouver. Notre abbaye a été atteinte mais nous ne céderons pas un pouce de terrain. Il n'est pas question que les Ombres nous prennent notre sanctuaire et en fassent une Zone fantôme. On les pourchassera les unes après les autres pour les faire sortir.

Hier, il y en avait une dans la botte de Sorcha. Clare a tout vu. Elle a dit que Sorcha a été avalée par sa chaussure, pendant que ses vêtements retombaient autour. Quand on a retourné la botte d'un coup sec sur l'escalier de devant, au soleil, une enveloppe parcheminée en est tombée, ainsi que quelques bijoux et deux plombages, suivis d'une Ombre qui a explosé en un million de particules. Aucune d'entre nous ne met plus ses chaussures sans les secouer pour en faire sortir ces saletés ni sans y projeter un rayon de lumière. Je porte souvent des sandales malgré le froid. Tu parles d'une façon de mourir. Après les faë de volupté fatale, les godasses d'Ombres fatales. Elle est bien bonne. D'accord, mon humour est un peu noir. Mettez-vous cinq minutes à ma place, et vous verrez de quelle couleur sera le vôtre.

Je couve mon épée du regard. Mes doigts se referment sur le vide. Ça me tue d'en être privée.

Dans un tourbillon de jupes blanches, Rowena pivote sur ses talons et me transperce d'un regard aussi acéré qu'un pic à glace. Je danse d'un pied sur l'autre, mal à l'aise. Je me moque peut-être de Rowena en la surnommant « Ro » et en me vantant d'être super-cool, mais ne vous y trompez pas. Cette vieille sorcière est quelqu'un qu'on ne traite pas à la légère.

— Tu étais assez proche du Haut Seigneur et de trois princes *unseelies* pour les tuer, et tu n'as même pas sorti ton épée ?

— Impossible, dis-je, sur la défensive. Il fallait que je ramène Mac. Je ne pouvais pas prendre le risque qu'elle soit tuée dans le combat.

— Quand j'ai dit « morte ou vive », lequel de ces mots n'ai-je pas su faire rentrer dans ta caboche ?

Il me semble que c'est manifestement le premier, mais je m'abstiens de le lui faire remarquer.

— Elle peut retrouver le Livre. Pourquoi est-ce que tout le monde s'obstine à oublier ça ?

— Plus maintenant ! Tu as dû le voir dès que tu as posé les yeux sur elle. Traîtresse, et maintenant *Pri-ya* ! Elle n'est plus d'aucune utilité pour nous. Elle est incapable de penser ou de parler. Elle ne peut même pas manger toute seule ! Elle n'en a plus que pour quelques jours à vivre, en admettant qu'elle tienne aussi longtemps. *Och* ! Et toi qui laisses passer notre seule chance d'abattre notre ennemi, ainsi que trois princes *unseelies*, juste pour sauver la vie de cette fille sans intérêt ! Qui crois-tu être, pour prendre une telle décision en notre nom à toutes ?

Mac est peut-être *Pri-ya* mais elle n'est pas une traîtresse. Je refuse d'y croire. Je garde le silence.

— Hors de ma vue ! crie-t-elle. Fiche le camp ! Détale, ou je te jette dehors !

Sa voix enfle tandis qu'elle tend le bras vers la porte.

— Dire que tu savais ce qu'il fallait faire... Eh bien, va-t'en ! Tu vas voir, petite ingrate ! Moi qui ai été une mère pour toi, et même plus ! Pars ! Tu verras combien de temps tu survivras, dehors, sans moi !

Je m'interdis stoïquement de loucher vers mon épée. Pas question que Ro lise dans mes pensées. Elle capte tout. Cela dit, si elle parle sérieusement, je peux arriver avant elle à l'épée, et je n'hésiterai pas.

Je la regarde, littéralement *suintante* de remords et de vulnérabilité. Ça me coule des yeux, ça me fait trembler les lèvres. Nous nous dévisageons.

Enfin, alors que les muscles de mon visage n'en peuvent plus de maintenir cette grotesque expression larmoyante, les traits de Ro s'adoucissent. Elle prend une profonde inspiration et souffle longuement. Ferme les paupières. Pousse un soupir.

— Dani ! *Och*, Dani ! glousse-t-elle en rouvrant les yeux. Quand apprendras-tu ? Le jour de ta mort ? Je ne veux que ton bien. N'as-tu donc pas confiance en moi ?

Confiance ? Je me méfie fortement de ce mot. Il signifie « accepter sans poser de questions ». J'ai déjà essayé, une fois.

— Je suis désolée, Rowena.

Les mots m'écorchent la langue. Je baisse le nez. Je veux qu'on me rende mon épée.

— Je vois bien que tu éprouves de l'affection pour cette... cette...

— Mac, dis-je avant qu'elle qualifie celle-ci d'un adjectif qui me rendra folle de rage.

— Je t'assure que je ne comprendrai *jamais* pourquoi !

Elle marque un silence appuyé, et je comprends qu'elle attend que je plaide ma défense.

Je lui dis tout ce qu'elle a envie d'entendre. Que je suis seule. Que Mac a été gentille avec moi. Que je suis navrée d'avoir manqué de réflexe et que j'essaie de devenir celle qu'elle voudrait que je sois. Que je ferai mieux la prochaine fois.

Ro me congédie... en oubliant de me rendre mon épée. Je patiente. Pour l'instant. Je sais où est l'arme, et si je ne la récupère pas rapidement, je trouverai un prétexte, une créature à abattre de toute urgence.

Entre-temps, j'ai du pain sur la planche. Comme je suis super-rapide, on m'envoie dans tout le comté pour en rapporter des lampes, des ampoules, des piles, tout un tas de fournitures. La pagaille qui règne à Dublin ne s'est pas étendue jusqu'ici. Nous avons toujours l'électricité. Et même si ce n'était pas le cas, on a des groupes électrogènes à ne plus savoir qu'en faire. L'Abbaye est totalement autonome. Production d'électricité, nourriture, eau... on a tout ce qu'il faut.

Jusqu'à présent, je n'ai pas encore vu un seul *Unseelie*. Je suppose qu'ils préfèrent rester en ville. Il y a plus à manger là-bas. Kat pense qu'ils ne viendront pas dans la campagne tant qu'ils n'auront pas fini de mettre Dublin à sac. Nous devrions être tranquilles encore un certain temps, à part ces saletés d'Ombres. Entre deux expéditions, je vais voir Mac. J'essaie de la forcer à manger. C'est Ro qui a la clef de sa cellule. Je ne vois

pas pourquoi il faut l'enfermer, avec toutes ces protections autour d'elle, et alors qu'elle n'est même pas capable de marcher. Si je n'arrive pas à la nourrir rapidement, je vais prendre cette clef de force. Je peux lui demander de ramper jusqu'à la grille, mais impossible de la nourrir à travers les barreaux.

Ce que j'aimerais bien savoir, c'est où est passé ce maudit V'lane. Pourquoi n'est-il pas venu au secours de Mac ? Pourquoi n'a-t-il pas empêché les princes *unseelies* de la violer ? Tout en arpentant la campagne, je l'appelle, mais s'il m'entend, il ne me répond pas, à moi. Et je suppose qu'il ne répond plus à Mac.

Quant à Barrons... qu'est-ce qu'il fabrique ? Je croyais qu'il la voulait vivante, lui ? Pourquoi l'ont-ils tous abandonnée au moment où elle avait le plus besoin d'eux ?

Ah, ces mecs.

Tous des nuls.

J'apporte mon butin dans le réfectoire. Super Glue, lampes, piles, fixations en métal. Personne ne lève les yeux. Il y a des *sidhe-seers* à toutes les tables, occupées à reproduire en série le casque génial que Mac portait la nuit où nous avons cassé du *grug* ensemble, elle et moi. Après que je l'ai enlevée aux princes, Kat et les autres sont arrivées, ont pris la lance et le sac à dos de Mac, dans lequel elles ont trouvé le casque.

À présent, elles ont organisé une chaîne de montage que j'approvisionne en matériaux, mais je commence à avoir du mal à trouver des lampes Click-It. Je vais peut-être devoir aller jusqu'à Dublin, même si Ro a dit de ne pas se servir dans les magasins là-bas.

Comme un grand nombre des nôtres sont messagères à vélo pour Post Haste, Inc. – la vitrine officielle de l’organisation internationale *sidhe-seer* qui a des succursales dans le monde entier –, la plupart d’entre nous possèdent déjà leur propre casque. Il suffit de les customiser. À cause des Ombres qui rôdent dans l’Abbaye, tout le monde se chamaille pour être équipée avant les autres. Je leur ai dit que Mac appelait ça un MacHalo, mais Ro a interdit d’utiliser ce nom. On dirait que ça l’ennuie que Mac y ait pensé avant elle.

Je fonce aux cuisines, j’ouvre l’un des frigos si brusquement qu’il bascule et que je dois le redresser. Puis je me plante devant et je me goinfre. Je ne sais pas ce que je mange, et je m’en fiche. Je tremble de tous mes membres. Il faut que je m’alimente en permanence. La super-vitesse me pompe toute mon énergie. Il me faut du gras et du sucré. J’engloutis du beurre, de la crème. Je gobe des œufs. J’avale du jus d’orange. Je dévore de la glace, puis du cake. J’ai toujours les poches pleines de barres chocolatées, et je ne vais nulle part sans mon sac banane rempli de snacks. Deux sodas plus tard, j’arrête enfin de trembler.

Au magasin, j’ai raflé deux boissons protéinées pour Mac. J’ai peur de l’étouffer en lui faisant avaler de force de la nourriture solide. Cette fois, elle va manger, point final.

Cassie dit que Ro effectue des rondes. Il est temps que je me procure cette clef.

Je ne pleure jamais. Je ne sais pas si ça m’est arrivé une fois dans ma vie. Je n’ai pas versé une larme quand ma mère a été assassinée. Si c’était mon genre, je

m'effondrerais devant le spectacle qu'offre Mac. Elle et moi, vous savez, on donnerait notre vie l'une pour l'autre. Quand je la vois dans cet état, j'en suis malade. Tout en mâchonnant deux autres barres chocolatées, je traîne les pieds – ma façon de dire que je marche comme n'importe quel gus – sur le chemin qui mène à sa cellule.

Elle refuse de garder ses vêtements. Elle les arrache comme s'ils lui brûlaient la peau. *Man*, si je pouvais être foutue comme elle, plus tard ! Quand je l'ai amenée ici, Ro l'a fait boucler en bas, dans l'une des vieilles cellules qu'on utilisait autrefois. Murs de pierre, sol de pierre. Une paillasse. Un pot de chambre. Elle ne s'en sert pas, puisqu'elle ne mange pas ni ne boit, mais c'est une question de principe. Elle n'est pas un animal, même si c'est comme ça qu'elle se comporte. C'est plus fort qu'elle. La cellule est fermée par une grille.

Ro dit que c'est pour le bien de Mac. Que les Traqueurs *unseelies* pourraient la retrouver et que les princes se transféreraient ici pour la ramener au Haut Seigneur, si nous ne la gardions pas sous terre, entourée de protections. Le jour où je l'ai amenée ici, nous avons passé des heures à peindre des symboles partout dans l'Abbaye. Le Cercle était là, derrière nous, pour nous surveiller et nous donner des instructions. Elles avaient des images. Ro les avait trouvées dans un livre de l'une des Bibliothèques interdites. C'était trop top ! Il a fallu mélanger du sang à la peinture. Je le sais, parce que Rowena voulait le mien. Elle m'a dit de ne pas en parler aux filles. Je connais un tas de choses que les autres ignorent. Les murs de la cellule

de Mac sont couverts de protections, et il y en a aussi à l'extérieur.

Dans le couloir qui mène à l'escalier, je passe devant Liz. Elle est coiffée d'un MacHalo qui brille comme un petit soleil.

— Comment elle va ? je demande.

Liz hausse les épaules.

— Aucune idée. Ce n'est pas mon tour d'aller la surveiller, et tu ne me verras pas en bas tant que ça ne le sera pas.

Quand j'arrive à la hauteur de Barb et de Jo, je ne pose même pas la question. La plupart des *sidhe-seers* sont comme Liz : elles ne veulent pas de Mac ici, et personne ne prend le moindre risque. Il n'y a pas d'électricité, au sous-sol. C'est comme à l'époque médiévale. Des torches flambent, fixées aux murs. Vous voyez le tableau.

Comme ça me rendait nerveuse pour Mac, j'ai lancé une cinquantaine de lampes à LED dans sa cellule et je garde un œil sur les piles.

— Je ne sais pas pourquoi tu te fatigues pour elle, me jette Jo par-dessus son épaule. Elle a mis les Ombres dans l'Orbe. Elle a flirté avec un prince *seelie*. Elle a eu ce qu'elle cherchait. Les faës et les humains ne se mélangent pas. C'est à ça que sert notre ordre. À maintenir les races *chacune de son côté*. Elle l'a bien mérité.

Mon sang se met à bouillir. Je croyais être à la porte, prête à descendre l'escalier, mais voilà que tout d'un coup, je suis près de Jo, que je plaque contre le mur. Nos visages ne sont séparés que par la distance imposée par les lampes frontales de nos MacHalos.

Et revoilà cette expression sur sa figure. Je lui fais peur.

— Tu as raison, dis-je d'un ton froid. Méfie-toi de moi, parce que s'il arrive quoi que ce soit à Mac, c'est à toi que je demanderai des comptes en premier.

Elle me repousse d'un geste brusque.

— Rowena va te reprendre ta jolie petite épée. Sans ton arme, tu n'es pas aussi téméraire, *Danielle*.

Elle me cherche ?

— Dani, je rectifie.

Je hais ce prénom ringard. Je la pousse à mon tour contre le mur.

Elle me bouscule de nouveau. Je ne le crois pas ! Elle a toujours l'air effrayée, mais elle me défie tout de même du regard.

— Tu es peut-être plus rapide et plus forte, ma petite, mais en nous y mettant à plusieurs, nous pouvons encore te botter les fesses, et l'idée commence à nous démanger. Tu dorlotes une traîtresse. Tu n'es pas loin d'en être une aussi.

Je regarde Barb, qui hausse les épaules comme pour dire « Désolée, mais je suis d'accord ».

Bande de gourdes. Je file sans un regard en arrière. Je n'ai pas de temps ni d'énergie à perdre avec elles. Mac a besoin de moi.

En ouvrant la porte qui mène au sous-sol, je devine tout de suite que quelque chose ne va pas. Il fait noir. Je me fige sur place une seconde, indécise. Il est impossible que toutes les torches se soient consumées en même temps. Je ne capte aucune présence faëe, et même

les *sidhe-seers* les moins douées ont un champ de perception assez vaste pour couvrir toute l'Abbaye.

S'il n'y a pas de faë, cela veut dire que c'est *l'une des nôtres* qui a éteint les torches. Ce qui signifie qu'il y en a une dans nos rangs qui veut suffisamment la mort de Mac pour essayer de la tuer sans états d'âme. Et qu'elle espère s'en tirer sans être prise. J'allume mes loupottes d'un geste sec, passe en mode supersonique et zou ! je file dans la cellule.

C'est encore pire que ce que je croyais.

Quand nous avons descendu les pots de peinture, personne ne s'est donné la peine de remonter ceux qui n'avaient pas été utilisés. Quelqu'un a renversé de la peinture noire partout sur le sol et en a éclaboussé les murs à l'extérieur de la cellule de Mac, masquant les symboles de protection.

De la pointe de ma sandale, je tâte la peinture. Elle est humide, encore fraîche.

Je fronce les sourcils. Il y a quelque chose qui ne colle pas. Si les torches ne brûlaient plus, d'accord, les Ombres auraient pu entrer. Elles auraient même pu se faufiler dans la cellule puisque les protections ont disparu. Seulement, il aurait aussi fallu que les cinquante lampes soient éteintes, ce qui n'est pas le cas. À quoi est-ce que ça rime ? Pourquoi se donner la peine de mettre en scène cette pseudo-tentative de meurtre qui n'a aucune chance de réussir ?

— Et m... !

Je viens de comprendre. Ce ne sont pas les Ombres qui ont fait le coup. C'est quelque chose de plus grand. Quelque chose de plus méchant. Quelque chose qui n'a pas peur de la lumière.

Je rêve. Il ne peut pas y avoir une telle traîtresse entre nos murs !

Je réfléchis à tout ceci. Allez, Dani ! me dit mon cerveau. Cherche encore !

Je ne veux pas laisser Mac toute seule, mais sans arme, je ne peux pas la protéger. Toujours pas de présence faëe alentour. Il me faut quarante-quatre secondes maximum. Je prends le risque.

Arrêt sur image !

C'est super-cool de pouvoir se déplacer comme je le fais. C'est ce qui se rapproche le plus de l'invisibilité. Les gens disent qu'ils sentent un courant d'air brusque qui leur soulève les cheveux. Je teste encore mes limites. D'habitude, je préfère m'entraîner dehors ; ça réduit le risque de collisions. Je suis la spécialiste des bleus.

Là où je veux en venir, c'est qu'on ne peut même pas me voir quand je suis en mode supersonique. Alors me *toucher* ? C'est absolument inimaginable.

Je vois à peu près ce qui se passe autour de moi, j'entends aussi un peu, mais j'évolue dans un brouillard de mouvements et de sons.

Les sons qui m'alertent, un instant avant que j'aie la frousse de ma vie, ce sont des voix. Masculines. Furieuses. Violentes. Aucun homme n'est autorisé à pénétrer dans l'Abbaye.

Jamais. Sans la moindre exception. Le soir où Mac a amené V'lane ici, on a toutes failli y laisser notre peau.

Pourtant, ce sont bien des hommes qui sont là. Ils courent vers moi. Ils sont nombreux. J'entends des

coups de feu. Bordel ! Quels crétins auraient l'idée de se battre avec des flingues dans ce genre de guerre ? Qui espèrent-ils tuer, avec leurs pétards ? Ben voyons... *Nous*. Pourquoi ? Droit devant, quelque chose fonce sur moi plus vite que prévu.

ALERTE ROUGE ! ALERTE ROUGE ! ALERTE ROUGE !

Je dois faire appel à toutes mes capacités de vitesse et d'agilité. Il est en train de se passer quelque chose de carrément bizarre, et ce *quelque chose* est dans mon espace. J'ai un mal de chien à l'éviter. Tout d'un coup, je suis cueillie dans les airs, saisie par les coudes et déposée sans ménagement sur le sol, si brusquement que mes dents s'entrechoquent.

Cueillie.

Moi.

Interrompue dans ma course supersonique. Arrêtée de force.

C'en est trop pour moi.

Je me mets à couiner.

— Dani, gronde un homme.

Je le regarde, bouche bée. Mac ne m'a jamais dit à quoi *il* ressemblait. Je n'y crois pas ! Elle ne m'a *jamais* dit à quoi il ressemblait ! Je ne peux pas m'empêcher de le dévorer du regard.

— Barrons ? dis-je dans un souffle.

Ça ne peut être que lui. Je ne vois pas qui cela pourrait être d'autre. Et c'est avec *ça* qu'elle vivait tous les jours ? Comment a-t-elle pu le supporter ? Comment a-t-elle pu lui dire « non » à quoi que ce soit ? Et d'abord, comment sait-il qui je suis ? Mac lui a-t-elle parlé de moi ? Pourvu qu'elle lui ait dit à quel point

j'assume ! Je suis tellement embarrassée que je pourrais mourir sur place. J'ai couiné devant lui. Ce sont les souris qui couinent. Il occupe trop d'espace. Il m'a cueillie en plein vol !

Je recule en trébuchant, à vitesse semi-supersonique. Uniquement parce qu'il le veut bien, on dirait. C'est extrêmement agaçant.

Puis je regarde par-dessus son épaule... et je réprime de justesse un nouveau couinement.

Huit hommes sont déployés en V derrière lui, armés jusqu'aux dents, bardés de munitions, brandissant ce qui ressemble à des Uzis. Grands, baraqués. Deux d'entre eux semblent plus animaux qu'humains. Il y en a même un qui pourrait être la Mort en personne, avec ses cheveux blancs, sa peau claire et son regard sombre, brûlant, qui scrute tout avec une intensité presque fiévreuse. Il pose les yeux sur moi. Je tressaille. Ces hommes ont une démarche étrangement féline. Ils suent l'arrogance, comme les faës, mais ce ne sont pas des faës. Des *sidhe-seers* sont plaquées contre les murs, essayant de se faire oublier. Il n'y a aucune victime, à ce que je peux voir. Je suppose que les coups de feu que j'ai entendus étaient des avertissements et qu'ils ont été tirés en l'air. Je l'espère. Ces types dégagent une énergie phénoménale. Je ne sais pas à quoi Barrons est dopé – le mot m'échappe ; sur un appareil à mesurer la puissance brute, cela ferait exploser les compteurs – mais ils le sont aussi. Devant cet escadron en train de descendre le hall de l'Abbaye d'un pas conquérant, même *moi*, je suis tentée de détalier comme un lapin.

L'un des hommes tient Ro sous son bras et pointe son couteau sur sa gorge.

Je pourrais foncer et la sauver. Elle est notre Grande Maîtresse. Notre priorité absolue. Le problème, c'est que je ne suis pas sûre de pouvoir esquiver Barrons.

— Sortez de mon abbaye ! crie-t-elle.

— Où est Mac ? demande Barrons d'une voix douce.

Aussitôt, mon regard revient vers lui. Chez lui, la douceur s'apparente à une lame chirurgicale posée sur votre veine jugulaire.

— Est-ce que cette vieille sorcière lui a fait mal ?

Si un coup d'œil pouvait tuer ! Un jour, c'est pour *moi* qu'un homme regardera quelqu'un d'autre de cette manière-là. Je n'ai pas l'intention de le lui dire, mais je suis à peu près certaine que Ro allait la laisser mourir.

— Non, mens-je. Elle va bien.

Je précise :

— Enfin, aussi bien qu'à son arrivée.

Il me dévisage et demande de nouveau :

— Où ?

Je pense aux torches éteintes et aux symboles recouverts de peinture, et dans un douloureux éclair de lucidité, je comprends que je ne pourrai jamais assurer seule la protection de Mac. Même moi, je dois dormir de temps en temps. Si je mets à part la soirée de Halloween, Barrons a toujours veillé sur elle.

D'un autre côté... aucun être humain n'aurait pu me cueillir dans les airs comme il l'a fait. Qu'est Barrons ? J'ignore jusqu'à quel point Mac lui fait confiance.

— Promettez-moi que vous ne ferez pas de mal à Ro, dis-je. Nous avons besoin d'elle.

Une lueur sauvage passe dans ses yeux.

— Cela, j'en déciderai quand j'aurai vu Mac.

Moi aussi, je peux m'énervé ! Je gronde :

— Où étiez-vous, quand elle avait besoin de vous ?

Et, sans un mot de plus, je file plus vite que l'éclair.

Entre ces murs, il n'y a qu'à moi que je fais confiance. À moi, et à mon épée. Si mon instinct ne me trompe pas – ce qu'il ne fait jamais –, Barrons n'est pas le seul à mettre le cap sur Mac en cet instant précis.

Je serai auprès d'elle avant eux tous.

Je laisse l'ancienne zone *sidhe-seer* sous mon crâne m'avaler. Je suis le pouvoir et la force. Je suis la vitesse. Je suis libre !

La porte du bureau de Rowena vole en éclats.

L'épée est à moi.

Puis je suis dans la cellule de Mac, penchée au-dessus d'elle. Comme si elle avait perçu ma chaleur, elle roule sur elle-même. S'accroche à ma jambe. Se frotte contre moi. Émet de drôles de bruits. Je fais comme si tout était normal. Elle ne se maîtrise pas, en ce moment. Je ne la regarde pas directement. Je ne l'ai pas fait depuis que je l'ai ramenée. Je ne sais pas grand-chose sur le sexe, mais je sais que ce qui lui arrive n'est pas la bonne façon d'apprendre. J'ai effectué quelques recherches qui ne m'ont pas rassurée. Il n'existe aucun cas de femmes devenues *Pri-ya* qui aient guéri. Pas un seul. Elles sont transformées en animaux sans volonté qui font tout ce qu'on leur demande, jusqu'à en mourir. Et encore, elles ont été transformées ainsi par des *Seelies*. Personne ne l'a jamais été par des *Unseelies*, encore moins par trois des plus puissants d'entre eux... Bah ! Mac est une guerrière. Elle en bavera, mais elle s'en remettra. Il le faut. Nous avons besoin d'elle.

Un faë vient de se transférer dans la cellule.

Je suis secouée par une bouffée de *m'offrir-jourmourir*. Je n'hésite pas une seule seconde. Je plonge ma lame dans ses entrailles. Il baisse les yeux. Il a l'air surpris, incrédule. Nous nous observons. Insoutenable perfection. Comme la dernière fois que j'ai regardé un prince, mes joues sont humides. Pas besoin de les essuyer pour savoir que c'est du sang. Si le seul fait de les regarder me fait saigner les yeux, comment Mac a-t-elle survécu après que trois d'entre eux l'ont *tou-chée* ? Qu'ils lui ont... fait des choses ? Même mortellement blessé, celui-ci m'oblige à tomber à genoux. J'ai envie de me soumettre à tous ses caprices. De lui obéir. De l'appeler Maître. Ro dit qu'ils sont l'équivalent des Quatre Cavaliers de l'Apocalypse. Lequel d'entre eux mon épée a-t-elle frappé ? La Mort, la Peste, la Famine ou la Guerre ? *Man*, quel trophée de chasse ! Je me donnerais une tape sur le dos si je n'étais pas déjà occupée à mobiliser toute mon énergie pour m'interdire de retirer ma lame et la retourner vers moi. Il essaie de me détruire. Il voudrait m'emmener avec lui. Ses yeux iridescents étincellent. Ma main au feu que c'est son ultime tentative pour me carboniser. Puis nous tombons tous les deux sur les genoux. Lui parce qu'il est mort, et moi – oh, que c'est humiliant ! – parce que je crois bien que je viens de connaître mon premier orgasme en assassinant un prince *unseelie*. Ça craint. Je le hais. Je suis furieuse qu'il m'ait fait vivre cette expérience. Ce n'est pas comme ça que c'était supposé se passer.

Puis Barrons est dans la cellule.

Puis un autre prince *unseelie* se transfère derrière moi. Il est si puissant que mes perceptions *sidhe-seers* le perçoivent avant qu'il se matérialise. Je pivote sur

moi-même, plonge, mais je n'ai pas le plaisir de le tuer. À peine ce salaud a-t-il regardé *derrière* moi qu'il disparaît.

Je comprends. Je ne suis pas stupide. C'est de Barrons qu'il a eu peur, pas de moi ni de mon épée.

Je me tourne vers celui-ci. Je veux des réponses – je n'ai pas l'intention de le laisser emmener Mac où que ce soit tant qu'il ne m'aura pas fourni quelques explications – mais la lueur qui brille dans son regard me coupe la chique.

Respect, Dani ! me disent ses yeux. *Tu n'es plus une gamine. Tu es une guerrière, et une sacrée fine lame.* Il me jauge, me parcourt des pieds à la tête et me renvoie mon image. Dans le sombre et luisant miroir de ses iris, je croise le reflet d'une femme sublime. *Moi.* Barrons me voit. Il me voit vraiment !

Pendant qu'il soulève Mac entre ses bras et s'en va, je ravale un soupir rêveur.

Un jour, je donnerai ma virginité à Barrons.

3

Mac – Dans la cellule de l'Abbaye

Je suis chaleur.

Je suis désir.

Je suis douleur.

Je suis plus que douleur ; je suis agonie. Je suis l'autre côté de la mort à qui l'on refuse le bienheureux oubli du néant. Je suis vie qui n'aurait pas dû être.

Ma peau, c'est tout ce que j'ai. Une peau qui est vivante, qui a faim, qui souffre, qui a besoin d'être touchée pour rester en vie. Je roule sur moi-même, mais cela ne suffit pas. Cela ne fait qu'aggraver la douleur. Ma chair est en feu, tailladée par un millier de lames chauffées à blanc.

Je gis sur le pavé glacé de cette cellule depuis aussi longtemps que je me souviens d'avoir existé. Je n'ai jamais rien connu d'autre que ces dalles froides. Je suis creuse. Je suis stérile. Je suis vide. Je ne sais pas pourquoi je continue d'exister.

Attendez ! Il se passe quelque chose dans cette vacuité ? Il y a un changement ?

Je lève la tête.

Autre-que-vide est là !

Je rampe vers ça et le supplie de mettre fin à mon supplice.

Autre-que-vide essaie de mettre des choses dans ma bouche et de m'obliger à mâcher. Je détourne la tête. Je résiste. Pas ça que je veux. Touche-moi ici ! Touche-moi tout de suite !

Ça refuse. Ça s'en va. Quelquefois, ça revient et essaie de nouveau.

Le temps ne signifie rien.

Je dérive.

Je suis seule. Perdue. J'ai toujours été seule. Il n'y a jamais rien eu d'autre que le froid et la souffrance. Je me touche. J'en ai besoin. J'en ai besoin.

Autre-que-vide vient et repart. Met des choses dans ma bouche, qui sentent mauvais et ont un goût infect. Je les recrache. Ce n'est pas cela que je veux.

Je continue de dériver dans la douleur et la vacuité.

Attendez ! Qu'est-ce qui se passe ? Encore un changement ? Est-ce que je vais connaître autre chose que l'agonie ?

Oui ! Je le reconnais ! Lui-qui-m'a-faite est ici ! Mon prince est venu. Ô, Joie ! La fin de ma souffrance approche.

Mais... que *fait* Autre-que-vide ?

Mon prince est... non, non, non !

Je hurle. Je martèle Autre-que-vide de mes poings. Ça fait du mal à mon maître avec une longue chose qui brille. Il cesse d'exister ! Emmène-moi avec toi ! le

supplié-je. Je ne peux pas survivre. Je suis douleur ! Je suis douleur !

Autre-que-vide s'agenouille près de moi. Touche mes cheveux.

Mon prince n'est plus.

Ça l'a fait cesser d'exister !

Je m'effondre. Je suis chagrin. Je suis désespoir. Je suis désolation. Je suis les falaises de glace noire dont vient mon maître.

Encore un changement ?

Un autre Lui-qui-m'a-faite est arrivé ! Mon salut approche-t-il, finalement ? Mon maître va-t-il abrégé mes souffrances de ses mains ?

Non, non, *non* ! Lui aussi est parti. Pourquoi dois-je endurer ce supplice ?

Je suis agonie. Je suis oubliée du monde. Je suis punie et ne sais pas pourquoi.

Attendez...

Quelque chose fonce sur moi. C'est sombre et puissant. C'est électrique. C'est excitant. Ce n'est pas l'un de mes princes, mais mon corps se cambre, soudain moite. Oui, oui, oui, *tu* es ce qu'il me faut !

Cela me touche. Je suis en feu ! Je pleure de soulagement. Cela me serre contre son corps, cela me plaque contre sa peau. Nous nous embrasons. Cela parle, mais je ne comprends pas son langage. Là où je suis, les mots n'ont plus cours. Il n'y a que la peau, la chair, le désir.

Je suis un animal.

Je suis affamée. Je n'ai ni conscience ni états d'âme.

Et j'ai reçu un don qui surpasse tous les autres – celui de satisfaire mon maître.

Ses paroles me sont inintelligibles, mais la chair reconnaît son semblable.

La créature qui me tient maintenant va faire plus que mettre fin à ma souffrance. Elle va remplir le vide en moi.

Elle aussi est animale.

4

Je suis vivante. Je suis tellement vivante ! Je n'ai jamais été aussi vivante. Je suis assise, jambes croisées, nue, dans des draps de soie en désordre. La vie est un festin sensuel et j'ai une faim de louve. Je suis luisante de sueur et de volupté, mais j'en veux encore. Mon amant est trop loin de moi. Il m'apporte à manger. Je ne sais pas pourquoi il insiste. Je n'ai besoin que de son corps, de sa caresse électrique, des choses intimes, primitives, qu'il me fait. Sa main sur moi, ses dents, sa langue, et surtout ce qui pend lourdement entre ses jambes. Quelquefois, je l'embrasse. Je le lèche. Alors, c'est lui qui est moite de transpiration et de faim, et il durcit sous mes lèvres. J'immobilise ses hanches et je le titille. Cela me donne la sensation d'être puissante. D'être vivante.

— Tu es l'homme le plus beau que j'aie jamais vu, lui dis-je. Tu es parfait.

Il laisse échapper un son étranglé et marmonne quelque chose au sujet du fait que je vais devoir sérieusement remettre cela en question, tôt ou tard. Je l'ignore. Il dit beaucoup de choses incompréhensibles. Je n'y prête jamais attention. J'admire la beauté surnaturelle de son corps. Très brun, athlétique, il se déplace avec

la grâce d'un fauve ; ses muscles roulent sous sa peau. Des symboles noirs et rouge sombre couvrent presque toute sa peau. C'est exotique et excitant. Il a été plus que bien doté par la nature. La première fois, j'ai cru que je ne pourrais pas le prendre en moi. Il m'emplit, me comble entièrement. Jusqu'à ce qu'il ne soit plus en moi, et que je sois de nouveau vide.

Je me mets sur mes mains et mes genoux pour lui tendre ma croupe. Je sais qu'il ne peut pas y résister. Quand il la regarde, une drôle d'expression passe sur son visage. Il devient sauvage. Ses lèvres s'étirent, son regard se fait dur. Quelquefois, il détourne sèchement les yeux.

Ensuite, il les ramène toujours vers moi.

Il est comme moi – fiévreux, impatient, affamé.

Je crois qu'il est partagé, malgré son désir. Je ne comprends pas cela. Le désir est. Pas de jugement, entre animaux. Pas de bien ni de mal. La faim est. Les bêtes recherchent le plaisir des sens.

— Encore, dis-je. Reviens au lit.

Il m'a fallu un certain temps pour apprendre le langage de cet être merveilleux, mais quand j'y suis arrivée, j'ai vite progressé, même si certaines choses continuent de m'échapper. Il affirme que je savais déjà mais que j'avais oublié. Il dit qu'il m'a fallu des semaines pour retrouver cela. J'ignore ce que veut dire « semaine ». Il m'explique que c'est une façon de marquer le passage du temps. Cela ne m'intéresse pas du tout. Il parle souvent à tort et à travers. Je ne l'écoute pas. Je ferme sa bouche avec la mienne. Ou avec mes seins, ou une autre partie de mon corps. Cela marche à chaque fois.

Il me décoche un regard intense, et l'espace d'un instant, il me semble que j'ai déjà vu cette expression, mais je sais que ce n'est pas le cas. Jamais je n'aurais pu oublier cette divine créature.

— Mange, gronde-t-il.

— Veux pas manger, grondé-je en retour.

J'en ai assez qu'il me fasse manger. Je tends la main vers lui. Je suis forte, mon corps est agile, mais cette superbe bête est plus puissante que moi. Je me délecte de son pouvoir, lorsqu'il me soulève au-dessus de lui, qu'il me fait descendre et m'emplit, ou lorsqu'il est derrière moi et donne de solides coups de reins. C'est cela que je veux, pour l'instant. Il ne connaît pas de limites. J'ai parfois somnolé mais lui, je ne l'ai jamais vu dormir. Je le sollicite sans cesse, et il est toujours capable de me satisfaire. Il est infatigable.

— Je veux encore. Toi. Viens ici. Maintenant.

Je me cambre de plus belle.

Il me regarde.

Il pousse un juron.

— Non, Mac, dit-il.

Je ne sais pas ce que signifie « Non ».

Et je n'aime *pas* cela.

Je fais la moue. Puis mes lèvres s'étirent rapidement en un sourire. Je connais un secret. Malgré tout son pouvoir, cette bête perd tout son contrôle sur soi devant moi. J'ai appris cela pendant le temps que nous avons passé ensemble. Je mouille mes lèvres, le supplie du regard, et alors une sorte de cri furieux monte de sa gorge, qui allume un brasier dans mes veines, parce que chaque fois qu'il fait ce bruit, je sais qu'il est sur le point de me donner ce que je veux.

Il ne peut pas me résister. Cela le met en colère. Cette créature est étrange.

Le désir *est*, et je le lui répète sans cesse. J'essaie de lui faire comprendre.

— Il n'y a pas que le désir dans la vie, Mac, répond-il toujours d'un ton sec.

Encore ce mot. Mac. Il y a tellement de paroles dont le sens m'échappe ! Je suis fatiguée de parler. Je le fais taire.

Il me donne ce que je veux. Ensuite, il me force à manger. C'est ennuyeux, mais je lui fais plaisir. Le ventre plein, je somnole. Je m'enroule autour de lui, et alors le désir m'envahit de nouveau, et je ne peux trouver le sommeil. Je roule sur lui, le chevauche, frotte mes seins contre son visage. En voyant ses iris se voiler, je souris. D'un souple coup de reins, il se retourne et me plaque sous lui, étend mes bras au-dessus de ma tête et me regarde droit dans les yeux. Je soulève mes hanches à sa rencontre. Il est dur, prêt à me prendre. Comme toujours.

— Du calme, Mac. Enfer, veux-tu te tenir tranquille !

— Tu n'es pas *en* moi, protesté-je.

— Et je n'en ai pas l'intention.

— Pourquoi ? Tu as envie de moi.

— Tu as besoin de te reposer.

— Plus tard, le repos.

Il ferme les paupières. Sa mâchoire tressaille. Puis il rouvre les yeux. Ils scintillent comme la nuit polaire.

— J'essaie de t'aider.

Je me cambre de nouveau sous lui.

— Et moi, j'essaie de t'aider à m'aider, lui expliqué-je avec patience.

Mon fauve est quelquefois lent à comprendre.

Il gronde et enfouit son visage dans mon cou, mais il ne cherche pas à m'embrasser ou à me mordre. Je gémis de frustration.

Lorsqu'il lève la tête, son expression est un masque impassible. Je comprends que je n'aurai pas plus de ce que je veux. Mes mains sont toujours captives des siennes.

Je lui assène un coup de tête.

En l'entendant rire, je crois un instant que j'ai gagné, mais soudain, il s'arrête et me dit « Dors » d'une voix étrange, qui semble porter l'écho de nombreuses autres voix. Cela crée une pression sous mon crâne. Je sais ce que c'est. Cette créature a des pouvoirs magiques.

Moi aussi, dans un certain endroit de ma tête. Je le cogne de nouveau avec mon front, violemment, parce que je veux ce qu'il a et qu'il refuse de me le donner. Cela me fâche qu'il résiste, alors je me frotte contre lui, j'essaie de l'amener à faire ce que *je* veux qu'il fasse. De toute la force de ma magie, je cherche son point faible pour en user contre lui, de la même façon qu'il essaie de jouer du mien. Puis une barrière cède et tout d'un coup, je ne suis plus emprisonnée entre la douceur de la soie dans mon dos et le corps de cet homme devant moi, mais...

Je suis dans un désert. Je suis dans le corps de mon amant et je vois par ses yeux. Je suis puissant, je suis vaste, je suis fort. Nous respirons l'air nocturne si chaud qu'il en est étouffant. Nous sommes seul, tellement seul ! Un vent torride souffle sur le désert, soulevant une violente tempête de sable. Aveuglé, nous ne voyons plus qu'à quelques pas devant nous. Des millions de minus-

cules grains de sable frappent notre visage nu et nos yeux, telles autant d'aiguilles, mais nous ne tentons pas de nous protéger. Nous accueillons la douleur. Nous devenons la douleur, sans résistance. Nous inspirons les grains de sable qui nous brûlent les poumons.

D'autres sont autour de nous, mais nous sommes si seul ! Qu'avons-nous fait ? Que sommes-nous devenu ? L'ont-ils convaincue ? Est-ce qu'elle sait ? Va-t-elle nous dénoncer ? Détourner les yeux ?

Elle est notre monde, notre plus haute étoile, notre astre le plus brillant, et maintenant, nous sommes plus noir que la nuit. Nous avons toujours été mortellement craint, au-dessus et au-delà de toute loi, mais elle nous aimait tout de même. Nous aime-t-elle encore ? Nous qui n'avons jamais connu le doute ni la peur, maintenant nous éprouvons absurdement les deux, alors que nous sommes à l'apogée de notre puissance. Nous qui avons tué sans états d'âme, qui avons pillé sans hésitation, qui avons conquis sans remords, nous sommes soudain assailli par l'incertitude. Tombé pour une seule faute. Nous qui étions puissant, nous dont le pas n'avait jamais dévié, nous trébuchons. Nous tombons à genoux, rejetons la tête en arrière et, tandis que nos poumons s'emplissent de sable, nous rugissons notre fureur par nos lèvres brûlées et parcheminées, en direction du ciel, de ce maudit ciel qui rit de nous...

Quelqu'un me secoue.

— Qu'est-ce que tu fais ? hurle-t-il.

Je suis de nouveau dans le lit, entre des draps de soie et un corps d'homme. Je ressens encore la chaleur étouffante du désert et ma peau est rugueuse, pleine de

sable. Il baisse les yeux vers moi, le visage blanc de colère. Et d'autre chose. Mon fauve est ivre de rage.

— Qui est-elle ? demandé-je.

Je ne suis plus dans sa tête. C'est difficile d'y rester. Il ne veut pas que j'y aille. Il est très fort et me repousse.

— J'ignore comment tu as fait cela, mais ne t'avise *jamais* de recommencer, gronde-t-il en me secouant de nouveau. As-tu compris ?

Il montre les dents. Cela m'excite.

— Tu la préfères à toutes les autres. Pourquoi ? Est-ce qu'elle s'accouple mieux ?

Cela est absurde.

Je suis une superbe bête.

C'est *moi* qu'il devrait placer au-dessus de toutes les autres.

Je suis là. Maintenant. Elle est partie. Je ne sais pas comment je le sais, mais elle est partie depuis très, très longtemps. Bien plus que ses « semaines ».

— Reste hors de ma tête, nom de nom !

— Alors viens en moi, supplié-je.

— *Dors*, m'ordonne-t-il alors de cette curieuse voix multiple. *Maintenant*.

Je résiste, mais il répète plusieurs fois ses paroles. Plus tard, il chante pour moi. Puis il prend de l'encre et trace des dessins sur ma peau. Ce n'est pas la première fois. Cela picote... puis c'est apaisant.

Je m'assoupis.

Je rêve d'endroits très froids et de forteresses de glace noire. Je rêve d'une maison blanche. Je rêve de miroirs qui sont des portes sur les songes et des portails sur l'Enfer. Je rêve d'animaux qui ne peuvent exister.

Je rêve de choses dont je ne connais pas le nom. Je pleure dans mes rêves. Des bras puissants se referment sur moi. Je frémis entre eux. J'ai envie de mourir.

Il y a quelque chose dans mon rêve qui *veut* que je meure. Ou du moins, que je cesse d'exister, si je comprends bien.

Cela me met en colère. Je refuse d'arrêter de vivre. Je refuse de mourir, quelle que soit la douleur que j'endure. J'ai fait une promesse à quelqu'un. Quelqu'un qui est *ma* plus haute étoile, mon astre le plus brillant. Quelqu'un à qui je voudrais ressembler. Je me demande de qui il s'agit.

Je continue de traverser mes rêves sombres et glacés.

Un homme en tunique rouge tend la main vers moi. Il est beau, séduisant, et très fâché contre moi. Il m'appelle. Il me donne des ordres. Il possède une certaine emprise sur moi. Je veux aller vers lui. Il faut que j'aille vers lui. Je lui appartiens. Il m'a faite telle que je suis. *Je te parlerai de celle que tu pleures*, m'a-t-il promis. *Je te parlerai de ses derniers jours. Tu es impatiente de savoir.* Oui, oui ! Même si je ne comprends pas à qui il fait allusion, j'attends désespérément qu'il me dise la vérité. A-t-elle été heureuse ? Était-elle souriante ? A-t-elle été courageuse, à la fin ? Sa mort a-t-elle été rapide ? Dites-moi que cela a été rapide. Dites-moi qu'elle n'a pas souffert. *Trouve-moi le Livre*, dit-il, *et je te dirai tout. Je te donnerai tout. Appelle la Bête. Amène-la moi.* Je ne veux pas du Livre. J'en ai peur. *Je te rendrai celle que tu pleures. Je te rendrai tes souvenirs d'elle, et bien plus que cela.*

Je crois que je pourrais mourir pour retrouver la mémoire. Il y a un vide. Maintenant, il y a un autre vide par-dessus ce vide.

Tu dois rester vivante pour retrouver ces souvenirs, gronde une autre voix au loin. Je perçois des picotements sur ma peau, j'entends un chant. Cela fait fuir la voix de l'homme en rouge. Il est écarlate de colère, il devient une flaque de sang, puis il disparaît et je suis sauvée de ses griffes jusqu'à la prochaine fois.

Je suis un cerf-volant pris dans une tornade, mais j'ai une longue corde. La ligne se tend. Quelque part, quelqu'un la tient, à l'autre bout, et même s'il ne peut m'épargner cette tempête, il ne me lâchera pas jusqu'à ce que je recouvre des forces.

Cela suffit.

Je vais survivre.

Il joue de la musique pour moi. J'aime beaucoup ça.

Je trouve autre chose à faire de mon corps qui me donne du plaisir. Il appelle cela « danser ». Il est étendu sur le lit, les bras repliés sous sa tête, tout en muscles et en tatouages sombres sur la soie pourpre des draps, et il m'observe tandis que j'évolue, nue, autour de la pièce. Son regard est brûlant, sensuel, et je sais qu'il prend du plaisir au spectacle que je lui offre.

Le rythme est rapide, entraînant. Les paroles sont d'actualité, car il m'a appris récemment que les mots pour désigner le plaisir sont « orgasme » et « jouir ». La chanson est une reprise d'un hit de Bruce Springsteen par quelqu'un qui s'appelle Manfred Mann, et elle dit en boucle *J'ai joui pour toi*.

Je ris en répétant les paroles pour lui. Je les mime à l'infini. Il me regarde. Je m'abandonne au tempo, la tête en arrière, offerte. Quand je pose de nouveau les yeux sur lui, il chante *Ma belle, donne-moi le temps d'effacer mes traces.*

Je ris.

— Jamais, réponds-je.

Si mon fauve essaie de m'échapper, je le pisterai. Il m'appartient. Je le lui dis.

Son regard se voile. Il bondit du lit et se rue vers moi. Je le rends fou de bonheur. Je le vois sur son visage, je le ressens dans tout son corps. Il danse avec moi. Une fois de plus, je suis frappée par sa force, sa puissance, son assurance. Sur une échelle allant de un à dix, j'ai attiré un prédateur de niveau dix. Ce qui signifie que moi aussi, je suis de niveau dix. Je suis fière de moi.

Nous faisons l'amour avec fièvre. Nous allons tous les deux être couverts de bleus.

— Je voudrais que ce soit toujours comme ça, lui dis-je.

Ses narines frémissent tandis qu'une lueur amusée passe dans son regard d'obsidienne.

— Essaie de t'en souvenir.

— Je n'ai pas besoin d'essayer. Je ne changerai jamais d'avis.

— Ah, Mac ! s'écrie-t-il avec un rire aussi froid et sombre que l'endroit dont je rêve. Un jour, tu te demanderas s'il est possible de me détester plus.

Mon fauve adore la musique. Il a un petit appareil violet qu'il appelle un *aië-pod*, mais ça ne fait pas mal :

ça joue de la musique. Il met des chansons en permanence et m'observe avec attention, même quand je ne danse pas.

Il y en a qui me fâchent et que je n'aime pas. J'essaie de l'empêcher de les passer mais il lève l'aïe-pod au-dessus de ma tête, hors de ma portée. J'aime les chansons violentes, sensuelles, comme *Pussy Liquor* ou *Foxy, Foxy*. Lui, il préfère des musiques légères et joyeuses. Je ne peux plus supporter *What a Wonderful World* ni *Tubthumping*. Il m'observe, il m'observe en permanence quand il les passe. Elles ont des titres stupides et je les déteste.

Quelquefois, il me montre des photos. Celles-là aussi, je les hais. Elles montrent d'autres gens, le plus souvent une femme qu'il appelle Alina. Je ne sais pas pourquoi il a besoin de photos d'elle puisqu'il m'a, moi ! Quand je la regarde, j'ai chaud et froid à la fois. Quand je la regarde, cela me fait du mal.

Quelquefois, il me raconte des histoires. Sa préférée est celle d'un livre qui est en réalité un monstre capable de détruire le monde. Ce que c'est barbant !

Une fois, il m'a parlé d'Alina et m'a dit qu'elle était morte. Je me suis mise à crier et à pleurer, mais je ne sais même pas pourquoi. Aujourd'hui, il m'a montré quelque chose de nouveau. Des photos d'un homme qu'il appelle Jack Lane. Je les ai déchirées en morceaux et je les lui ai jetées à la figure.

Je lui pardonné parce que je l'ai en moi, qu'il a mis ses grandes mains sur mes *f...leurs* – je ne connais pas ce mot, j'ignore sa signification – et qu'il va et vient en moi en un mouvement lent et érotique, si doucement, si profondément que je ronronne de plaisir. Il

m'embrasse si fort que je ne peux plus respirer, et que je n'en ai même plus envie. Il est dans mon âme et je suis dans la sienne ; nous sommes dans un lit mais nous sommes dans un désert ; je ne sais pas où il commence et où je finis, et je me dis que s'il a la manie des chansons, des photos et des histoires assommantes, c'est un faible prix à payer en échange d'une telle volupté.

Il est soudain secoué d'un puissant spasme de jouissance. Je le rejoins aussitôt, et je donne de violents coups de reins sous lui à chaque vague de volupté. Quand il est emporté par le plaisir, il laisse échapper une sorte de râle si sauvage, si animal, si érotique que je me dis que s'il se contentait de me *regarder* en faisant ce bruit, je pourrais jouir aussitôt.

Il me serre dans ses bras. Il sent bon. Je somnole.

Et voilà qu'il recommence avec ses histoires stupides.

— Ça ne m'intéresse pas.

Je soulève mon front de son torse.

— Arrête de me parler.

Je lui couvre les lèvres de ma main, mais il l'écarte.

— Cela *doit* t'intéresser, Mac.

— J'en ai assez de ce mot ! Je ne connais pas cette Mac. Je n'aime pas tes photos. Je déteste tes histoires !

— Mac est ton prénom. Tu t'appelles MacKayla Lane, mais on dit Mac pour faire plus court. C'est qui tu es. Tu es une *sidhe-seer*. C'est ce que tu es. Tu as été élevée par Jack et Rainey Lane. Ce sont tes parents et ils t'aiment. Ils ont besoin de toi. Alina était ta sœur. Elle a été assassinée.

— Tais-toi ! Je ne veux pas écouter.

Je me bouche les oreilles. Il écarte mes mains.

Fièvre Fatale

Les chroniques
de MacKayla Lane -4

« À la merci de mes ennemis, je lutte pour survivre, c'est-à-dire, en l'occurrence, pour ne pas tomber sous le charme fatal de celui que je me suis juré de tuer... Mais je sens que je perds la bataille, que les frontières entre notre monde et celui des Faës sont en train de céder. Je sens que j'entame le combat le plus difficile de ma vie. Je ne laisserai pas tomber. Je sais que j'ai des alliés, et, plus important, la mémoire de ma sœur assassinée à défendre.

Saurai-je faire face à la vérité ? »

KAREN MARIE MONING

Karen Marie Moning est l'auteur de best-sellers internationaux qui figurent sur les listes des meilleures ventes.

ISBN : 978-2-290-02813-1



9 782290 028131

Inédit

Montage photo : Studio J'ai lu
d'après D. Vervisiotis © Getty

www.jailu.com

PRIX FRANCE

12 €

Extrait de la publication